

eût bientôt béni d'avoir lutté, et aujourd'hui vous seriez plus heureux tous les deux...

—Vous avez raison, j'ai failli envers Dieu et envers lui ! Envers lui, car j'ai été orgueilleuse ; j'ai écouté ma fierté au lieu d'écouter ma tendresse. Envers Dieu, car j'ai manqué de foi et de courage. Pourquoi faut-il que je ne sois pas la seule à être punie, que d'autres bien chers souffrent avec moi...

—Pauvre Albert, il a été le plus coupable, il est le plus châtié ; car, je le sais, il est profondément malheureux. Son enfant est sa seule joie. Hélas ! joie bien troublée par mille soucis. Et moi aussi, je suis à plaindre ; la femme qu'il a épousée n'est pas une fille pour moi, comme l'eût été ma chère Germaine. Mais à quoi servent ces regrets ? Ne nous y attachons pas, même pour pleurer une erreur. Il faut se mettre à la vie bravement et s'efforcer de faire mieux. M. de Renzais...

—Ne me parlez plus de lui ; tout est fini entre nous.

—Vous êtes peut-être un peu sévère ; cependant, Germaine, je comprends votre susceptibilité et je ne sais si vous pourriez maintenant être heureux ensemble. Certaines choses ne sauraient ni s'oublier ni se réparer. Le bonheur est une plante délicate qui se flétrit au moindre vent contraire. Pourtant, je le regrette, c'est un homme d'honneur et il vous aime.

—Savez-vous, lui dis-je, en m'efforçant de sourire, que l'amour commence à me faire peur. Il me semble qu'il conduit mal ceux qui le prennent pour guide. N'est-ce pas lui qui a inspiré au comte une aveugle jalousie, à Albert un égoïsme cruel ?

—Ne dites pas de mal de l'amour, répliqua Mme de Lermont, tandis que, sous ses cheveux blancs, son visage s'animait d'une expression charmante et qu'un éclair brillait dans ses grands yeux profonds. Ne dites pas de mal de l'amour, ma chère petite ! D'abord, il y en a deux. L'un, je vous l'aban-